

## Trabajo Fin de Grado

Les belgicisms :  
une existence difficile sous la pression du français de  
l'hexagone.

*Belgicisms: A complicated existence under the  
pressure of the French from the hexagon.*

Autor/es

Alejandro Pardos Calvo

Director/es

Antonio Gaspar Galán

Grado en Lenguas Modernas  
Facultad de Filosofía y Letras

Curso 2019-2020

<b>0. INTRODUCTION.....</b>	<b>3</b>
<b>1. ETAT DE LA QUESTION.....</b>	<b>4</b>
1.1 GENERALITES SUR LE FRANÇAIS DE BELGIQUE .....	4
1.2 ÉTAT DE LA LITTÉRATURE SUR LA QUESTION .....	6
<b>2. PERSPECTIVE HISTORIQUE .....</b>	<b>9</b>
2.1 LE FRANÇAIS EN WALLONIE .....	10
2.2 LE CAS DE BRUXELLES .....	14
<b>3. LES BELGICISMES AUJOURD’HUI.....</b>	<b>20</b>
3.1 LA NOTION DE BELGICISME.....	20
3.1.2 ÉVOLUTION DU TERME.....	23
3.1.3 ACCEPTATION.....	24
3.2 LES BELGICISMES DANS LE DOMAINE DE LA SYNTAXE.....	25
3.2.1 GENERALITES .....	25
3.2.2 CLASSIFICATION ET ANALYSE .....	27
3.2.2.1 ÉLÉMENTS DE VARIATION SYNTAXIQUE .....	28
- LES VARIATIONS DE PREPOSITION.....	28
- LES VARIATIONS DE CONSTRUCTION PRONOMINALE .....	29
- LES VERBES CONSTRUITS DE FAÇON IMPERSONNELLE .....	30
- CHANGEMENT DE SENS.....	30
3.2.2.2 LES LOCUTIONS VERBALES FIGEES.....	31
3.3 ENQUETE .....	32
3.3.1 METHODOLOGIE DE RECHERCHE .....	33
- CHOIX DES FORMULES .....	33
- CHOIX DES SUJETS.....	34
- CHOIX DE LA METHODE DE RECHERCHE .....	34
3.3.2 RESULTATS ET INTERPRETATION .....	34
<b>4 CONCLUSION.....</b>	<b>37</b>
<b>5. BIBLIOGRAPHIE .....</b>	<b>39</b>

## **0. INTRODUCTION**

« C'est dans la parole, parce qu'elle est vive, immédiate, et qu'on ne peut la contraindre, sauf à imposer le silence au locuteur, que s'affichent les marques de la pesanteur du terroir ; c'est dans la prononciation que subsistent en dernier lieu les marques ultimes des caractéristiques régionales. » Si Jean-François P. Bonnot fait référence aux régionalismes du français de Franche-Comté, cette vérité est tellement universelle qu'elle sied parfaitement au français de Belgique.

À la croisée des chemins géographiques et politiques du continent européen, la Belgique est un pays charnière par ce qu'elle apporte à l'Europe. Forcée par des influences diverses tant par son passé colonial que par les influences qu'elle a reçu en son territoire, nous retrouvons sur le territoire belge des éléments à foison qui éveillent notre intérêt.

Pour bien comprendre la complexe réalité linguistique belge, il est important de souligner la condition trilingue du pays, où trois langues, le français, le néerlandais et l'allemand partagent le statut de langues officielles<sup>1</sup>.

Si la langue française est parlée dans le territoire belge depuis beaucoup de siècles, il faut penser que la perspective historique permettra-t-elle d'expliquer certaines particularités linguistiques de cette variante « belge » qui a perduré dans le temps. L'appréhension des évolutions historiques et géographiques et la compréhension de l'implantation de la langue française en Belgique dans un premier temps (IV) nous mèneront à une compréhension du terme de belgicisme (V), afin de conduire une étude théorique et pratique sur la syntaxe du français de Belgique (VI).

<sup>1</sup> Voir annexe. Image 1.

Dans cette analyse sur les éléments syntaxiques, nous prendrons comme référence le français parlé à Bruxelles, car c'est dans la capitale belge que la langue a été le plus fortement sujette aux diverses influences dialectales, ce qui permet par conséquent de rendre compte le mieux des particularités du français de Belgique en général.

Prenant comme point de départ le constat que le français de Belgique constitue une variante différenciée du français de référence (le français déterminé par l'Académie Française), l'étude aura pour but de mettre en relief les particularités syntaxiques belges et d'en évaluer l'utilisation à ce jour dans différentes situations de communication.

## **1. ETAT DE LA QUESTION**

### **1.1 Généralités sur le français de Belgique**

Le français est une langue dont il ne faut pas souligner l'importance et la portée mondiale bien au-delà du territoire français dans le monde entier. Bien que la légitimité normative de la langue française soit habituellement conférée au pays hexagonal, la langue française est bien présente dans d'autres pays à cause de leur passé colonial, mais également dans certains pays européens.

La littérature dans le domaine des études philologiques est consensuelle en ce qui concerne le français de Belgique et ses particularités : le français de Belgique est, comme les variantes du français québécois, suisse, ou celles parlées dans les territoires ayant un héritage colonial, un français qui est riche de particularités et d'influences locales mais qui garde les traces de son histoire, ce qui permet encore aujourd'hui de constater la complexité de l'évolution de la langue au fil du temps et des territoires.

Dans le diasystème de la langue française, la variété de Paris s'est imposée comme modèle de référence. M. Francard explique que ce processus s'ancre « dans un double mouvement : la démarcation par rapport à d'autres idiomes concurrents et la normalisation interne des usages » (2010, p. 2). Si bien nous pouvons constater ce même phénomène dans l'espagnol, l'arabe ou l'anglais, J. M. Klinkenberg (2015, p. 2) observe qu'il est « particulièrement efficace dans le cas de la langue française, qui, plus qu'une autre, s'est dotée de puissants instruments de stabilisation et de célébration ». Cependant, ce qui auparavant a été considéré avec suspicion est aujourd'hui, tout particulièrement depuis les années 1950, appréhendé comme un aspect de plus en plus positif. Le français, qui s'est répandu dans différentes régions du monde entier, s'est imprégné d'aspects identitaires, historiques et culturels dans sa construction, des héritages que nous retrouvons aujourd'hui comme des richesses linguistiques.

Le philologue liégeois M. Piron relève amplement dans son œuvre la richesse intrinsèque du français de Belgique (1999). Si tous ses éléments propres sont indiscutablement une source de richesse linguistique, la construction européenne actuelle, avec un français omniprésent au sein de ses institutions siégeant en partie en Belgique, confère également à ce pays une place particulière dans le monde.

Pour bien comprendre la complexe réalité linguistique belge, il est important de souligner la condition trilingue du pays, où le français, le néerlandais et l'allemand partagent le statut de langues officielles<sup>2</sup>. Cependant, il est compliqué d'offrir des données empiriques sur la situation de la langue française en Belgique, car tout recensement linguistique est

<sup>2</sup> *Constitution Belge de 1970.*

Titre Ier. De la Belgique fédérale, de ses composantes et de son territoire.

Art. 4 : La Belgique comprend quatre régions linguistiques : la région de langue française, la région de langue néerlandaise, la région bilingue de Bruxelles-Capitale et la région de langue allemande.

officiellement interdit depuis 1961<sup>3</sup>. Cette décision a été prise dans le but de mettre fin au conflit historique entre les deux grandes communautés linguistiques du pays, la francophone et la néerlandophone, qui se disputent l'hégémonie linguistique de la capitale belge depuis longtemps. C'est la raison pour laquelle les spécialistes ont souvent recours à d'autres sources d'information qui puissent refléter en quelque sorte la réalité linguistique du pays, notamment à l'analyse des résultats des élections. Cependant, nous pouvons rappeler ici l'estimation que fait l'*Organisation internationale de la francophonie*, qui chiffre à 8,6 millions le nombre de belges francophones<sup>4</sup>. En plus de cela, l'organisation situe la Fédération Wallonie-Bruxelles au sommet de la liste des régions et des pays francophones, avec un 98% de personnes parlant la langue française, devant même la France.

Le français de Belgique et ses particularités sont depuis longtemps une question intéressante du point de vue philologique. Cependant, il faut remonter au début du XVIII<sup>e</sup> siècle pour trouver les premières études à cet égard, alors qu'une notion de discours local qui diffère de la norme commence à se développer. Depuis cette époque-là, plusieurs linguistes se sont consacrés à l'étude de ce sujet.

## 1.2 État de la littérature sur la question

Parmi les principaux linguistes ayant étudié le français de Belgique, il faut citer d'abord le français Antoine Fidèle Poyart, qui a publié en 1806 *Flandricismes, wallonismes et expressions impropres dans le langage français*<sup>5</sup>. Cet ouvrage est particulier en ce qu'il constitue la première étude sur les particularités du français de Belgique. Il convient toutefois de noter qu'il s'inscrit dans le courant puriste dominant lors du XIX<sup>e</sup> siècle en Belgique,

<sup>3</sup> Loi 24 juin 1961.

<sup>4</sup> *Organisation internationale de la francophonie*, 2014. <http://observatoire.francophonie.org/qui-parle-francais-dans-le-monde/>

<sup>5</sup> L'ouvrage, ayant connu un grand succès, a été réédité et augmenté à trois reprises (1811, 1821, 1830).

pendant lequel les linguistes ont poursuivi « une lutte acharnée contre les flandricismes et les wallonismes » (Hanse, 1962, p. 11).

Il a fallu attendre la fin du XX<sup>e</sup> siècle pour que des auteurs comme André Goosse<sup>6</sup> ou George Lebouc<sup>7</sup> adoptent une nouvelle approche sur le parler de Belgique, apportant des études plus approfondies et objectives qui ont contribué à réaffirmer la légitimité des particularités linguistiques de cette variante de français. Comme l'indique Hugues (2014, p 15) :

Les années nonante se caractérisent par davantage de tolérance à l'égard des particularités lexicales en question, qui seront prises en examen sans qu'aucun jugement ne soit émis. Depuis une bonne quinzaine d'années, en effet, on voit apparaître des travaux de nature descriptive et objective, qui présentent les faits, sans plus vouloir les condamner. On constate aussi une accélération de publications sur le français de Belgique. Ce foisonnement de parutions témoigne d'un regain d'intérêt sur le sujet.

Aujourd'hui, la bibliographie disponible sur le français de Belgique est abondante, grâce notamment à la contribution de *l'Académie royale de la langue et de littérature françaises de Belgique*, fondée en 1920 et exclusivement dédiée à l'étude et à la promotion de la langue et de la littérature françaises sur le territoire national. Dans son activité de

<sup>6</sup> Selon l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, André Goosse, né à Liège le 16 avril 1926 et mort à Ottignies le 4 août 2019, est un grammairien Belge ayant développé son travail depuis la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Il a été membre et secrétaire perpétuel de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, membre de la Société de langue et de littérature wallonnes et, depuis 1989, du Conseil Supérieur de la langue française. Auteur de nombreux ouvrages de grande importance pour l'étude des particularités du français de Belgique, comme *Une langue, une communauté : le français en Belgique* (1997), *La Wallonie et ses langues* (1998) ou *Façons belges de parler* (2011), parmi d'autres. <https://www.arlfb.be/composition/membres/goosse.html>

<sup>7</sup> Le site culturel Babelio offre les informations suivantes à propos de Georges Lebouc, né à Bruxelles en 1936, est un écrivain belge licencié en Philosophie et lettres par l'Université Libre de Bruxelles. Il a étudié d'autres langues romanes comme l'espagnol et l'italien et s'est intéressé aux particularités du français de Bruxelles. Parmi ses travaux principaux nous trouvons *Dictionnaire du bruxellois* (2005), *Dictionnaire de belgicismes* (2006) ou *Le bruxellois en septante leçons* (1999). L'écrivain dirige la collection « Lettres bruxelloises » depuis 2001. <https://www.babelio.com/auteur/Georges-Lebouc/97217>

recherche, la dialectologie occupe une place prioritaire, avec de nombreuses publications ayant pour thème central le français de Belgique.<sup>8</sup>

Il faut cependant noter qu'un gros travail demeure nécessaire pour consolider l'étude du français de Belgique, qui est loin d'être satisfaisant en ce qui concerne la syntaxe ou la phonologie<sup>9</sup>. La recherche bibliographique réalisée dans le développement de mon travail m'a permis de vérifier cette réalité, car la plupart des documents spécialisés disponibles portent principalement sur la classification et l'analyse des particularités lexicales. En effet, le lexique est l'élément qui varie le plus d'une région à l'autre, car le vocabulaire désigne la réalité dans laquelle vivent ses locuteurs. Cette question suscite généralement l'intérêt de linguistes. Il existe de nombreuses publications relatives aux particularités lexicales du français de Belgique, parmi lesquelles des dictionnaires spécialisés : *Dictionnaire de Belgicisms* (2006) de Georges Lebouc ou *Dictionnaire des belgicisms* (2015) de Michel Francard, Geneviève Geron, Régine Wilmet et Aude Wirth.

La syntaxe, quant à elle évolue dans une moindre mesure entre les différentes variantes d'une langue. Ceci permet de conclure que l'étude de ces changements particuliers est un élément de grand intérêt point de vue linguistique. Les études de syntaxe sur le français de Belgique les plus notables sont *Témoignages sur la syntaxe du verbe dans quelques parlements français de Belgique* (1962) de Jacques Pohl ou *Le français de Belgique et les locutions verbales figées* (2006) de Béatrice Lamiroy.

<sup>8</sup> La plupart des publications consacrées à la philologie et la linguistique que nous pouvons trouver dans le site web de l'ARLLFB abordent des questions de dialectologie. Quelques titres :

- Ruelle, Pierre (1953). *Le vocabulaire professionnel du Houilleur borain. Étude dialectologique*.  
- Warnant, Léon (1949). *La Culture en Hesbaye liégeoise. Étude ethnographique et dialectologique*.  
- Bronckart, Marthe (1933). *Étude philologique sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin*.

<sup>9</sup> M. Guiraud indique lors de la discussion qui suit le colloque proposé par Piron (1970) que, dans ce domaine, il y a « un magnifique champ d'études ouvert, inexploré, inexploité ».



Il pourrait également sembler intéressant de réaliser des études sociolinguistiques qui rendent compte d'autres aspects importants, comme l'utilisation des belgicisms dans les différents registres de langue ou la conscience et la sécurité linguistique de la population belge. L'un des auteurs les plus notables dans ce domaine est André Bénit, qui analyse de manière critique la situation d'insécurité linguistique vécue par les belges francophones, dérivée selon lui d'un processus complexe de substitution linguistique. De même, il revendique le français comme langue propre de la Belgique et défend le caractère légitime de la variante belge du français. À titre d'exemple de certains de ces articles, nous pouvons citer *À l'orée du XXI<sup>e</sup> siècle, l'identité francophone de Bruxelles est-elle menacée ?* (2000) ou *La Belgique romane : une riche mosaïque linguistique à sauvegarder* (2002).

La Belgique constitue donc un sujet d'étude très intéressant en tant que pays francophone périphérique. L'existence de diverses langues d'oïl sur son territoire, sa situation au carrefour de l'Europe latine et germanique ou son statut de siège de plusieurs institutions, entre autres, font du français national un mosaïque d'influences internes et externes avec une personnalité propre. Le but de ce travail sera par conséquent de présenter la situation du français de Belgique. Il sera dans un premier temps intéressant de s'interroger sur les processus socio-historiques qui se sont écoulés afin que nous puissions présenter et analyser finalement quelques caractéristiques pertinentes considérées comme belgicisms.

## **2. PERSPECTIVE HISTORIQUE**

Du point de vue territorial, lorsque nous utilisons le syntagme « français de Belgique », nous faisons référence à la variante de la langue française parlée dans les deux communautés francophones du pays : la Wallonie, principalement francophone, et la Région de Bruxelles-Capitale, qui est bilingue. Malgré leur proximité géographique et leurs similitudes culturelles,

la langue française a évolué différemment sur chaque territoire (Francard, 2010). Il conviendra donc de faire une petite présentation de chaque région, pour ainsi identifier et préciser les aspects qui se sont avérés déterminants dans chaque cas.

## 2.1 Le français en Wallonie

La Wallonie est une région d'une immense richesse historique et linguistique où la présence de la langue française n'est pas linéaire. En effet, au long de l'histoire il y a eu des périodes de fluctuation naturelle, mais également des périodes durant lesquelles la langue a été introduite de façon forcée et institutionnalisée, plus concrètement lors du XX<sup>e</sup> siècle. Bénit (2002, p. 1) définit ce processus comme une « francisation assez brusque » qui « n'alla pas sans provoquer quelque douloureux malaise linguistique et identitaire. »

Jusqu'à très récemment, l'utilisation du français en Wallonie n'était pas une généralité, ni même une réalité. En effet, la Wallonie est un territoire qui a vu divers rebondissements qui ont fait d'elle un territoire hétérogène, en ce qu'il y a eu tout au long de l'Histoire des morcèlements sur cette terre stratégiquement située, ainsi que des épisodes d'occupation française de la fin du XVII<sup>e</sup> au début du XIX<sup>e</sup> siècle, conduisant à une omniprésence de plus en plus forte de la langue française. Ajoutons aussi le caractère frontalier de la région, qui se trouve à mi-chemin entre le monde latin et germanique, deux lignées culturelles complètement différentes qui se sont influencées tout au long de l'histoire. Cette « pression » bilatérale fait de cette région une aire de transition, une particularité marquera définitivement la langue.

L'objet principal de cette étude sera le wallon, car c'est la langue la plus caractéristique de la région et celle qui englobe la quasi-totalité du territoire. Sa relation avec la langue française est fractionnable et cette distinction nous permettra d'avoir une image

aussi précise que possible de la situation actuelle. Somme toute, jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la situation demeure stable et les deux langues coexistent sans conflit ni imposition.

Le terme « Wallonie », qui signifie « terre des wallons », apparaît pour la première fois en 1842<sup>10</sup> pour désigner la Belgique « romane », c'est-à-dire, l'aire du pays où la romanisation a été plus intense, par opposition à la partie germanique du pays, l'actuelle Flandre, moins influencée par la culture romaine. La langue et la culture latines s'y sont maintenues malgré les invasions germaniques postérieures. Comme c'est le cas des autres régions romanisées, de nombreux dialectes se sont progressivement détachés du latin et sont finalement devenus des langues officielles. Ces dialectes belgo-romans à substrat celtique et à superstrat germanique sont donc des parlers endogènes, qui s'inscrivent dans ce que nous connaissons aujourd'hui comme le domaine « d'oïl »<sup>11</sup>. Il est curieux de constater que les documents en langue d'oïl les plus anciens ont été rédigés en Wallonie et ceux-ci sont considérés fondamentaux pour l'histoire de la langue française : la *Cantilène de Sainte Eulalie* (882), le *Sermon sur Jonas* (autour du X<sup>e</sup> siècle), la *Vie de saint Léger* (XI<sup>e</sup> siècle) ou la charte-loi de Chièvres (1194).

Le wallon est parlé sur la quasi-totalité du territoire et dans certaines zones frontalières franco-belges. Il est à noter que nous pouvons retrouver deux dialectes principaux du wallon : L'un provenant de la région de Liège, soit un dialecte oriental, et l'un autre provenant de la région de Namur, soit un dialecte occidental. Le picard est parlé principalement en France, mais se retrouve également en Belgique dans la région de l'ouest du Hainaut. Le champenois, fondamentalement parlé en France, se retrouve également dans

<sup>10</sup> Le mot apparaît dans l'*Essai d'étymologie philosophique* (1842) de l'abbé namurois Honoré Chavée, linguiste spécialisé dans les langues indo-européennes et sémitiques qui a réalisé plusieurs études comparatives entre le français et le wallon, parmi lesquelles *Français et wallon, parallèle linguistique* (1857).

<sup>11</sup> Les langues d'oïl sont un groupe de langues gallo-romanes développés au nord de la Gaule qui partagent un des caractéristiques communes (Annexe, Image 2).

certaines villages de la base-Semois, au sud des provinces de Namur et du Luxembourg. Finalement, le lorrain, appelé « gaumais » en Belgique, englobe la sous-région de la Gaume, au sud de la province du Luxembourg. Ces langues sont aujourd'hui parlées par une minorité de la population. Nous pouvons constater qu'elles sont communes aux zones du nord de la France et nous comprenons bien que la frontière linguistique ne coïncide pas dans ce cas avec la frontière politique.

Il convient de préciser le rôle joué par chacune des langues dans leur usage oral et écrit à l'époque. À l'écrit, l'usage est d'utiliser principalement le latin qui néanmoins disparaît du registre oral, mais qui va de pair avec la langue française à l'écrit. Si bien cela peut paraître paradoxal, des textes en français sont apparus avant des textes en wallon. En effet, nous devons attendre le XVII<sup>e</sup> siècle pour commencer à trouver des textes en wallon.

Quant à la langue orale, le wallon est la langue de la région par excellence, parlé par toutes les sphères de la société, indépendamment du niveau ou classe sociale. Ce n'est qu'à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle qu'une minorité appartenant à une élite intellectuelle entreprend d'utiliser le français comme outil de communication orale. Il ne s'agit cependant pas d'un phénomène isolé : ce phénomène a lieu alors qu'autre part en Europe, le français est de plus en plus reconnu comme la langue véhiculant la culture et devient de plus en plus prestigieux. Ainsi, il est possible de remarquer une séparation entre les zones urbaines, principalement Liège et sa métropole, face à une zone rurale qui continue d'employer le wallon et les autres langues autochtones.

Paradoxalement, un phénomène parallèle a lieu : alors que le français s'installe comme langue privilégiée de certaines élites intellectuelles, la littérature wallonne fait son apparition. Ces élites se récréent alors en écrivant aussi en wallon. Le passage d'une langue à usage exclusivement oral à un usage écrit contribue fortement à sa consolidation, conservation et promotion, ainsi qu'au renforcement de son prestige. Ce phénomène marque

une réelle prise de conscience linguistique pour les habitants de la région et freine fortement un phénomène qui paraissait être la consécration du français.

C'est ainsi que deux langues coexistent sur un même territoire sans affronts particuliers ou notables : le français, qui a vocation à surpasser son caractère régional et à la rédaction de textes officiels, et le wallon, qui garde son caractère régional avec un usage oral généralisé.

Il convient néanmoins de souligner que cette situation sera progressivement modifiée entre le XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Le français, qui se limitait à l'écrit, commence à se généraliser lors de situations de communication orale des hautes sphères urbaines, tandis que le wallon reste la langue des classes populaires et des zones rurales. Le français deviendra ainsi la langue des classes dominantes et marquera le début d'une époque de domination progressive sur le wallon.

Si bien la plus grande partie de la population continuera de parler exclusivement le wallon jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, moment d'apogée de la langue française sur le territoire, il cessera peu à peu d'être transmis de génération en génération. Le français fera alors office d'outil non seulement de communication, mais également de prestige et de promotion sociale, faisant plonger inévitablement le nombre de monolingues. D'autres phénomènes, tels que l'occupation française de la fin du XVIII<sup>e</sup> et début du XIX<sup>e</sup> qui unifiait pour la première fois le territoire wallon, le caractère officiel du français suite à l'indépendance de la Belgique en 1830 ou l'exode rural massif vers les régions industrialisées ont fortement contribué au processus de substitution linguistique qui a eu lieu durant les siècles XVIII et XIX. De plus, l'éducation obligatoire en langue française se chargera de généraliser l'usage du français parmi les élèves. Ce phénomène se prolongera jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle environ, ce qui fera que la Wallonie, où prédominaient les langues locales, devienne quasi exclusivement francophone.

Ce phénomène drastique de substitution totale des langues régionales par un français académique provoquera au sein de la population un fort sentiment d'insécurité linguistique qui perdure encore de nos jours, ainsi qu'une conscience extrêmement ambiguë d'appartenance à la francophonie qui dérive en une relation linguistique de dépendance envers la France. De même, sur le plan linguistique, le wallon a profondément influencé la langue française dans la région, en y introduisant d'importantes marques lexicales, syntaxiques et phonétiques connues souvent sous le nom de wallonismes.

## 2.2 Le cas de Bruxelles

L'évolution du français de Bruxelles présente des aspects similaires au processus observé en Wallonie. Ceci est principalement dû à ce que le français, qui n'était pas à l'origine une langue locale dans les deux territoires, a terminé par s'imposer et s'installer comme langue majoritaire de cette partie de la Belgique. Ce processus est observé d'autant plus intensément à Bruxelles, puisque la langue originale locale est de base germanique et non pas latine, ce qui engendre une situation exceptionnelle, non seulement du point de vue de la langue mais également des points de vue sociaux et culturels.

Bruxelles est aujourd'hui une enclave majoritairement francophone<sup>12</sup> située en plein territoire flamand. L'agglomération urbaine, qui s'étend sur une surface totale de 161,38 km<sup>2</sup>, englobe dix-neuf communes qui forment une unité administrative supérieure : la Région Bruxelles-Capitale. Ladite région, officiellement de pratique bilingue, est un symbole de compromis entre les deux communautés linguistiques les plus importantes du pays, francophone et néerlandophone. La ville joue ainsi un rôle déterminant en tant que capitale de la Belgique, un pays culturellement hybride où la question linguistique constitue une priorité politique. Compte tenu de l'importante ouverture internationale dont a bénéficié la ville

<sup>12</sup> Annexe, Image 4.

depuis le milieu du XX<sup>e</sup> siècle en sa qualité de ville d'accueil de nombreuses institutions, Bruxelles offre véritablement un panorama linguistique et culturel unique en Europe.

Même si elle se retrouve francisée aujourd'hui, Bruxelles est originellement flamande. Son étymologie en est témoin. D'après certains chercheurs, le nom « Bruxelles » et par extension, son équivalent néerlandais « Brussel », proviendraient du mot flamand *broekzele*<sup>13</sup>, signifiant « marais » en français, faisant ainsi référence aux zones marécageuses qui caractérisaient jadis la ville. Les bruxellois ont fêté en 1979 les 1000 ans de sa fondation, au X<sup>e</sup> siècle, dans une région où les invasions germaniques avaient gommé tout héritage latin issu de la romanisation de la *Gallia Belgica*. La ville appartient depuis lors au duché de Brabant, entité politique intégrée dans le Saint-Empire Roman. La création du duché constitue pourtant l'unification d'un territoire bilingue<sup>14</sup> : les dialectes germaniques au nord et les parlers d'oïl au sud. Bruxelles, quant à elle, demeura en territoire germanophone, près d'une frontière linguistique déjà fixée au Moyen Âge.

Il convient de souligner l'hétérogénéité dialectale existante à l'époque, favorisée notamment par le morcèlement territorial subi pendant des siècles. Le néerlandais parlé dans le duché de Brabant est appelé « dialecte brabançon ». Plus précisément, à Bruxelles, il est connu sous le nom de « brusselaire ». Le brusselaire était parlé par toutes les sphères de la société, indépendamment de leur niveau ou classe sociale. À l'écrit, l'usage est d'utiliser principalement le latin, qui restait la langue de culture en Europe. Comme le dit Jean Baerten (1982), jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle, l'existence de certains textes en français ne justifie nullement l'utilisation interne de la langue, mais le contact inéluctable de la ville avec d'autres régions où sa présence était déjà consolidée.

<sup>13</sup> Marc Uyttendaele fait référence à cette étymologie dans son article *Bruxelles, capitale de l'altérité* (2011).

<sup>14</sup> Actuellement deux des provinces de la Belgique sont nommées Brabant Flamand et Brabant Wallon, appartenant chacune à une communauté linguistique différente.

La situation évoluera progressivement à partir du XV<sup>e</sup> siècle avec les Pays-Bas bourguignons. Les ducs de Bourgogne introduisent le français dans l'administration pour la première fois, de sorte que la cour et les fonctionnaires vont l'utiliser pour diriger leur vaste royaume<sup>15</sup>. Ces territoires connaîtront dès lors plusieurs langues administratives, du fait qu'ils ont été sous le contrôle de diverses puissances européennes. Les Habsbourg, quant à eux, ont maintenu le français pour des questions administratives et diplomatiques, mais d'autres langues comme l'espagnol ont émergé et ont été mises sur le devant de la scène politique internationale. Ces dispositions administratives n'ont cependant affecté ni les autorités locales ni la majeure partie de la population, qui ont maintenu le brusselaire comme principal outil de communication habituelle.

A partir du XVI<sup>e</sup> siècle il s'est produit une considérable augmentation des documents en langue française, ce qui permet aujourd'hui de parler d'une progression dans les milieux économiques, intellectuels et religieux de la ville. La filtration de la langue française au sein des cercles les plus privilégiés de la société est un phénomène généralisé en Europe qui n'est pas spécifique des élites bruxelloises. Certains secteurs francophiles du pays s'appuient cependant sur cette réalité afin de légitimer la présence historique de la langue française dans la ville et lui attribuent ainsi une ancienneté qui ne correspond pas à une réalité historique. Cette tendance s'est développée durant les XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, durant lesquels le français termine de s'installer comme langue de culture, même si son utilisation se limite aux minorités cultes de la ville.

Lors de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'usage du français n'était plus aussi négligeable. Les recensements de l'époque, reflétant un intérêt prématuré pour la question linguistique à Bruxelles, indiquent qu'en 1780 la proportion de francophones sur le territoire

<sup>15</sup> Au milieu du XV<sup>e</sup> siècle, le royaume des ducs de Bourgogne, qui jusqu'alors se limitait à la Bourgogne et certaines provinces de l'est de la France, incorpore les territoires actuels de la Belgique, la Hollande, le Luxembourg et le Franche-Comté (Annexe, Image 3).



atteignant déjà 15% de la population (Baerten, 1982). Ceci s'articule de façon contemporaine à un premier grand développement industriel qui a été particulièrement intense à Bruxelles et dans les environs. Étant au siècle des Lumières, le siècle de la plus grande splendeur de la culture française, le phénomène est d'autant plus notable. Cette influence, qui dans d'autres pays européens a fini par se réduire à un phénomène anecdotique, a fini par se matérialiser et prendre racine au sein de la bourgeoisie flamande à la fin du XVIIIe siècle. L'éducation et la transmission intergénérationnelle du français en qualité de nouvelle langue de promotion sociale ont favorisé sa propagation et sa consolidation dans ces cercles sociaux.

Ce qui contribua cependant à la pénétration définitive du français dans la ville de Bruxelles fut sans doute la domination française de la période 1795-1814. C'est sous l'empire napoléonien que les territoires de la Belgique actuelle ont été réunis pour la première fois, adoptant ainsi une conception inébranlable de la langue française comme symbole de l'unité nationale. Ainsi, l'échange incessant entre la population et une administration de langue française omniprésente, homogène, centralisatrice et puissante a favorisé son implantation en tant que langue véhiculaire dans différentes sphères de la vie quotidienne. Les mesures libéralisatrices apportées par le régime plurent aux classes dominantes bruxelloises et flamandes, qui profitèrent alors pour lancer la construction d'un important marché national et l'amélioration des communications visant à rendre l'industrie et le commerce plus puissants. Comme le dit Bénit (2008) dans son œuvre :

Ce qui, en revanche, y accélère la diffusion du français, c'est la mise en place d'une administration française ainsi que la pression uniformisatrice -aussi forte dans les provinces wallonnes que dans la France du Nord- exercée par la création d'un vaste marché national, l'avènement de la révolution industrielle et la nécessité de développer les échanges commerciaux -autant de facteurs qui poussent à renverser les barrières (également linguistiques) entre régions.

La francisation de Bruxelles deviendra plus intense avec l'indépendance de la Belgique en 1830. En fait, l'une des causes directes de la Révolution Belge a été l'opposition de la population à l'imposition du néerlandais par Guillaume I des Pays-Bas. Comme le disent Axel Thixon et Fred Stevens (2010), cette opposition a été très importante en Flandre (Bruxelles), même si la région était majoritairement néerlandophone. Lorsque le pays devient indépendant, le français est choisi comme seule langue officielle. Bruxelles, capitale du nouveau royaume, devient ainsi le siège des nouvelles institutions politiques, judiciaires et culturelles, utilisant toutes la langue française.

Sur le plan économique, l'intense industrialisation de la fin du XIX<sup>e</sup> a motivé l'exode rural massif vers la capitale, surtout concernant les gens venant de la Wallonie, région hautement francisée. L'agglomération des ouvriers wallons dans les enceintes bruxelloises a considérablement contribué à l'utilisation du français parmi les classes populaires. Ce nouvel état constitutionnel offrait de nombreux avantages fiscaux, ce qui a attiré l'attention des entrepreneurs et investisseurs français, qui ont saisi l'occasion pour s'installer à Bruxelles et développer ainsi leur activité dans un territoire en pleine croissance. Le caractère démocratique du pays a également permis la réception d'intellectuels et de personnes déplacées par la guerre. Ceux-ci, provenant en général d'autres pays de langue latine, tels que la France ou l'Italie, ont fini par adopter le français.

Un autre facteur déterminant pour l'introduction de la langue française dans les couches populaires bruxelloises a été l'institution de l'enseignement primaire universel, qui sera effectué uniquement en français jusqu'en 1883. Même après, lorsque les premières écoles néerlandophones ont ouvert leurs portes suite aux revendications nationalistes flamandes, la majorité des élèves a opté pour l'éducation en langue française, qui était plus que jamais synonyme de progrès.

Cependant, ce qui a marqué un tournant dans l'histoire linguistique de Bruxelles, c'est sa désignation en tant que siège des institutions européennes au XX<sup>e</sup> siècle. Le français, qui jouait toujours un rôle important dans la diplomatie, s'est installé définitivement dans la capitale belge, qui est également devenue la capitale de l'Europe institutionnelle. Les nombreux fonctionnaires que s'y sont établis vont aussi utiliser la langue française au quotidien. L'Union Européenne aura donc une incidence directe sur la réalité linguistique bruxelloise, car l'ouverture internationale de la ville favorisera l'utilisation du français, largement répandu dans le monde, contrairement au néerlandais, qui demeure la langue de la Flandre et des Pays-Bas.

Ainsi, les évolutions qu'a connues la ville jusqu'à aujourd'hui nous éclairent sur les causes complexes de ce phénomène linguistique. Tout au long de son histoire, elle n'a eu de cesse d'affirmer son rôle économique et politique majeur. Ce puissant statut devient alors le moteur d'un changement linguistique presque nécessaire. Bruxelles change socialement, linguistiquement et révèle sa capacité d'adaptation nourrie par une histoire agitée.

Aujourd'hui, il est compliqué de parler du français de Bruxelles comme une réalité nette, bien définie, différenciée des autres variantes belges. Ainsi que le dit Francard (2010) : « L'hétérogénéité linguistique, culturelle et économique des grands centres urbains empêche d'y reconnaître une variété langagière unique ». Ceci étant, il est à noter toutefois que le français parlé à Bruxelles est d'autant plus riche en emprunts et interférences linguistiques du flamand que celui parlée en région wallonne, ce qui est sans doute dû au substrat germanique de la langue. Cependant, l'influence du flamand ne doit pas éclipser d'autres facteurs qui se sont avérés déterminants pour la composition d'un français particulier à Bruxelles, tels que l'immigration wallonne ou l'imposition d'un français académique et administratif.

### **3. LES BELGICISMES AUJOURD'HUI**

#### **3.1 La notion de belgicisme**

Nous devons préciser sur ce point le sens d'un terme fondamental pour notre étude. Qu'entendons-nous par belgicismes ? Ce mot apparaît pour la première fois en 1806, dans l'ouvrage d'A. Poyart cité ci-dessus, *Flandricismes, wallonismes et expressions impropres dans le langage français*, dont le titre continuait ainsi : *Ouvrage dans lequel l'on indique les fautes que commettent fréquemment les Belges en parlant la langue française ou en l'écrivant*.

Comme nous pouvons le constater, cette définition indirecte du terme avait un sens certainement péjoratif à l'origine. L'auteur qualifie alors ces particularités de « fautes » et son œuvre ne constitue qu'un instrument visant à les corriger afin de défendre ainsi le français académique considéré correct par les institutions françaises. Il est également curieux de souligner l'utilisation de la troisième personne pour la formulation de la phrase : « que commettent fréquemment les Belges ». Poyart, originaire de France, s'est consacré à l'enseignement du français en Belgique napoléonienne, légitimant ainsi son affirmation, compte tenu qu'il enseigne le français de France à qui commet des erreurs. Son point de vue est donc normatif. Il s'agit d'une volonté d'imposer une langue unique dont les particularités du français de Belgique seraient « gommées » en les corrigeant, justifiant d'une supériorité du français de France sur celui de Belgique ou sur ce des autres territoires francophones. Par conséquent, ce premier jugement répond au point de vue d'un enseignant français dont l'objectif est d'apprendre un français considéré officiel.

Quelques années plus tard, suivant le même courant de pensée, l'écrivain J. Benoit s'appuie sur les écrits de Poyart et publie un livre intitulé *Belgicismes ou les vices du langage et de prononciation les plus communs en Belgique* (1857). Le terme, qui est de plus en plus

normalisé par la société francophone, garde encore un sens péjoratif. Il convient d'attirer l'attention sur le terme « vices », qui est défini comme « défaut, imperfection grave qui rend une personne ou une chose plus ou moins impropre à sa destination » (*Académie française*). L'auteur, ou son courant de pensée, estiment à ce moment que les Belges font une utilisation de la langue française qui n'est pas convenable, qui diffère d'une bonne utilisation du langage.

La profusion d'écrits et de colloques visant à effectuer la correction des belgicisms et des particularités linguistiques du français de Belgique, nous permet de constater que la tendance à l'époque était de classer les utilisations de la langue française « correctes » ou « incorrectes » lorsqu'elles différaient du français standard. À ce sujet, Piron établit un parallèle entre les corrections effectuées quant au français « correct » et « incorrect » et les études faites par les grammairiens belges au sujet des « cacologies » du milieu du XVIII<sup>e</sup> : les « Dites... ne dites pas » (1970, p. 35). De ce fait, l'usage sera considéré plus ou moins erroné dans la mesure où il diffère de la norme. Il existe une référence prestigieuse à usage légitime, le français de Paris, et de nombreuses autres variantes qui en sont plus ou moins éloignées.

Piron (1970, pp. 35-36) adopte également un point de vue critique par rapport aux travaux développés dans le cadre du purisme du XIX<sup>e</sup> siècle et ajoute que « la plupart [des recueils lexicographiques] sont dus à des amateurs mieux intentionnés que correctement informés ». Il se base sur la profusion d'écrits au sujet des belgicisms qu'il juge quelque peu opportuniste et sans fondement. Concrètement, il précise que ces travaux ont un caractère « occasionnel » ou « épisodique ». Pour lui, le fait de réaliser une étude critique du français régional de Belgique exige d'avoir des connaissances dialectales solides, car le développement d'une étude comparative « implique une constante référence à ceux-ci. »

Force est de constater que, jusqu'aux années soixante, il n'existait pas, mis à part la thèse magistrale *Témoignages sur le lexique des parlers français de Belgique* de Jacques Pohl en 1950, de manuel descriptif, substantiel et actuel de belgicisms.

Dans les années soixante-dix apparaît un ouvrage qui a constitué le coup de grâce pour l'insécurité linguistique belge : *Chasse aux belgicisms* (1971), écrit par Albert Doppagne<sup>16</sup>, Joseph Hanse et Hélène Bourgeois-Gielen. L'ouvrage, qui a connu un grand succès, a été édité par *l'Office du bon langage* de la Fondation Charles Plisnier, association qui a pour but « l'illustration et la défense de la langue et de la culture françaises » (Association Charles Plisnier, 2015). Cet ouvrage constitue le point d'orgue d'un changement doctrinal notable en ce que ce ne sont plus les auteurs français qui corrigent les belgicisms, mais les belges eux-mêmes. André Bénit (2001, p. 704) commente à ce sujet que les citoyens belges eux-mêmes étaient devenus de vrais « chasseurs » qui s'occupaient de corriger leurs propres erreurs.

Le but de ce livre a été le même que celui de Poyart au XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire, de détecter les faits de langue du français de Belgique qui diffèrent de la norme et proposer des équivalents en français standard. Le titre nous indique par le terme « chasse » que le sujet sera abordé de manière radicale. L'intention des auteurs reste néanmoins résumée dans la quatrième de couverture, où ils indiquent que les belgicisms sont « un mal qui touche la plupart des Belges ». Ainsi, les belgicisms sont présentés comme une maladie linguistique et sociale, « un [...] mal qui compromettait [...] le rayonnement des régions françaises de Belgique : la médiocrité du langage écrit et parlé » (p. 7).

<sup>16</sup> Albert Doppagne, né à Huy le 29 juin 1912 et mort le 13 novembre 2003 à Corroy-le-Grand, est un philologue, linguiste et folkloriste belge, professeur à l'Université Libre de Bruxelles et président de la section francophone de la Commission royale belge de folklore. Il reflète dans ses publications le point de vue normatif et son intérêt pour une écriture normée. Certaines de ses œuvres sont : *Trois aspects du français contemporain* (1966), *La ponctuation et l'art d'écrire* (1966), *Chasse aux belgicisms* (1971) et *Nouvelle chasse aux belgicisms* (1974).  
[https://www.ecrivainsbelges.be/index.php?option=com\\_content&view=article&id=315&Itemid=28](https://www.ecrivainsbelges.be/index.php?option=com_content&view=article&id=315&Itemid=28)

L'auteur ajoute que l'ouvrage a été écrit « à l'intention de tous les Belges qui parlent français ». De cette manière, il est suggéré que la quasi-totalité de la population a besoin d'un manuel afin d'apprendre à parler correctement le français et l'ouvrage est présenté comme une « bouée de sauvetage » de la langue. La fin doit également être soulignée : « Si donc vous prétendez parler français, n'en restez pas au niveau d'un simple idiome régional : servez-vous du français universel, celui de toute la francophonie ». Il ne fait aucun doute que les auteurs condamnaient totalement le français de Belgique, le considérant non pas une langue, mais un « idiome régional » à proscrire absolument. Le français standard, par contre, est présenté comme universel, annulant ainsi la validité de toute autre variante existante car il représente une francophonie homogène et indivisible.

### 3.1.2 Évolution du terme

Alors que la tendance avait longtemps été à la correction des belgicisms, la posture change progressivement courant le XXe siècle.

Lors de la discussion suivant le colloque proposé par Piron (1970) au sujet du français en France et hors de France, Jean Darbelnet, professeur émérite de l'Université Laval au Québec, explique que le phénomène des particularités linguistiques régionales s'est produit de façon parallèle au Canada. Ce phénomène se retrouve également dans le cas de l'anglais : Darbelnet fait référence aux « anglicismes de maintien ». Darbelnet explique que les anglicismes de maintien sont « tous ces mots [qui] s'emploient, au Canada, sous l'influence de l'anglais — mais ce sont des mots authentiquement français, et le voisinage de l'anglais les a maintenus dans un usage plus fréquent qu'en France. » Il s'agit d'une réalité démontrée dans le cas du français du Canada dont Darbelnet justifie des installations d'expressions désuètes en français en raison de leur proximité aux États-Unis. Par contre, il s'agit d'un phénomène assez récent dans le cas des belgicisms.

Cette réflexion conduit Doppagne quelques années plus tard, en 1979, à nuancer sa posture intransigeante et à adopter un nouveau terme : les belgicisms « de bon aloi »<sup>17</sup> (belgicisms acceptables). Cette dénomination marque pour la toute première fois une acceptation partielle des particularités du français de Belgique.

Ces belgicisms de bon aloi deviennent des régionalismes qui s'avèrent enrichissants pour la langue française et qui ne constituent pas d'entorse contre la grammaire ou la syntaxe. Il s'agit pour la plupart de termes qui désignent des réalités propres à la Belgique et qui sont, par conséquent, plus appropriés à exprimer une réalité locale que certains mots français. Des exemples de belgicisms de bon aloi sont les mots « auditoire », signifiant salle de cours ou de conférences pourvue de gradins, ou « drache », signifiant pluie battante caractéristique de la Belgique.

### 3.1.3 Acceptation

La définition de « belgicisme » proposée par Piron est la première à décrire ce phénomène linguistique comme une réalité à part entière, sans faire appel à des considérations de légitimation par rapport à la norme du français standard. Il définit le terme belgicisme comme « toute marque lexicale qui caractérise l'usage du français en Belgique » (Goosse, 1991, p. 348). Cependant, cette définition est incomplète, car l'auteur n'envisage que le domaine lexical et néglige, par conséquent, d'autres aspects significatifs comme c'est le cas de la phonétique ou la syntaxe.

Cette brève présentation de l'évolution du terme nous permet d'identifier et de projeter les caractéristiques nécessaires pour formuler une définition logique et objective de « belgicisme ». Ce concept s'est progressivement détaché de son caractère péjoratif initial et s'est défini par son rapport au territoire et non au français académique. C'est pourquoi,

<sup>17</sup> Terme utilisé par Doppagne dans son ouvrage *Belgicisms de bon aloi* (1979).



compte tenu de ce qui précède, nous pourrions choisir l'option recueillie dans la *Base de données lexicographiques panfrancophone*, qui est simple et complète en même temps : « Particularité du français en usage en Belgique. »<sup>18</sup>

Toutefois, il convient de préciser que la tendance est aujourd'hui à la substitution du terme belgicisme par « belgisme ». Comme le dit Bénit (2001, p. 703) « les linguistes préfèrent le terme belgisme dépourvu de relent péjoratif. »

Du point de vue académique, l'apparition de nouvelles menaces pour la langue française (par exemple, la présence croissante de termes et d'expressions de l'anglais) a contribué à cette conception alternative des belgicisms. La langue constitue un élément central de l'identité nationale et de la réaffirmation culturelle d'un pays. La tendance étant à la globalisation, les institutions<sup>19</sup> se servent de la politique linguistique dans un but de sauvegarde de la culture et du patrimoine face à l'influence linguistique d'autres pays plus puissants sur le plan socioéconomique. Par exemple, les académiciens reconnaissent ou déconseillent l'usage de certains mots ou expressions ou proposent des alternatives en se basant sur des termes propres de la langue.

## 3.2 Les belgicisms dans le domaine de la syntaxe

### 3.2.1 Généralités

Une fois définie la notion de belgicisme et présenté son évolution à travers le temps, il nous semble convenable de procéder à la classification des belgicisms selon différents critères qui orienteront notre travail vers une perspective pratique particulière.

<sup>18</sup> Base de données lexicographiques francophone (BDLP), accessible depuis le dictionnaire en ligne de l'Académie Française. <http://www.bdlp.org/resultats.asp?base=BE&query=1536,0>

<sup>19</sup> Nous entendons par institution linguistique tous les appareils qui déterminent les règles sociales de l'échange linguistique : enseignement, académies, grammaires, organismes gouvernementaux ou non gouvernementaux, médias audiovisuels, parmi d'autres.

Comme indiqué précédemment, les belgicisms sont normalement liés aux particularités lexicales du français de Belgique. Cette question a été très largement traitée par les linguistes, de sorte que la bibliographie existante est abondante. Ainsi, réitérer l'étude et la réflexion sur cette question serait probablement de peu de pertinence pour cette production. Il conviendra ainsi de nous pencher sur l'étude d'autres éléments qui offrent un intérêt poussé, tels que les verbes et les aspects morphosyntaxiques du français de Belgique, dans le but d'analyser et de mettre en évidence les particularités que cette variante présente à cet égard.

Dans son ouvrage *Dictionnaire amoureux de la Belgique* (2015), l'écrivain belge Jean-Baptiste Baronian indique qu'il existe deux catégories de belgicisms. D'une part, les belgicisms « de vocabulaire » et, d'autre part, « les belgicisms de grammaire, de syntaxe, d'étymologie et de prononciation ». Il ajoute à cela que « [la première catégorie] est l'expression d'un particularisme géographique, étant entendu que chaque région où l'on parle français possède des vocables propres et que certains d'entre eux peuvent revêtir un sens ou des sens différents dans d'autres régions ». Quant à la seconde catégorie, l'auteur indique qu'elle « englobe essentiellement des tournures incorrectes, des constructions de phrases bancales et des mots impropres ». Nous constatons que la première catégorie n'a pas de connotation erronée. Cela montre que la légitimité des belgicisms lexicaux n'est pas remise en cause, mais qu'ils sont présentés comme une réalité lexicale alternative, propre au territoire belge. Cependant, l'auteur indique que la deuxième catégorie contient des formes « incorrectes » et des mots « impropres ». Baronian, loin de se considérer puriste, s'appuie sur cette formule dans le but de suggérer que l'étude de ces formes constitue la véritable problématique. De cette façon, il utilise les termes « incorrect » et « impropre » pour refléter l'écart existant entre ces formes régionales et la norme.

Cette affirmation justifie notre intérêt pour l'étude de ces questions, plus problématiques du point de vue linguistique. Dans ce but, nous rendrons compte des aspects

syntactiques propres au français de Belgique qui s'avèrent déterminants pour la construction de la phrase.

### 3.2.2 Classification et analyse

Les références que nous avons utilisées pour la classification seront celles de l'article *La structure de la phrase en Belgique* (2004) de Béatrice Lamiroy et Jean René Klein, une étude qui présente la description de quelque 500 verbes propres du français de Belgique du point de vue lexique-grammaire<sup>20</sup> (Klein et Lamiroy, 2006). Ces mêmes auteurs avaient participé des années auparavant à un projet aux caractéristiques similaires nommé BFQS<sup>21</sup>, dont l'objectif principal était l'étude des locutions verbales figées présentes dans quatre variantes du français. Klein et Lamiroy ont considéré que l'intérêt croissant pour l'étude des français régionaux « vise à faire justice » à une conception unitaire de la langue qui a longtemps prévalu (2004, p.2).

Dans leur étude, Klein et Lamiroy font une quadruple distinction des verbes belges en tenant compte de leur typologie, de sorte qu'ils distinguent : les verbes totalement inconnus en français de France, les verbes archaïques, les faux amis et les verbes à construction syntaxique différente. Concernant ces types de verbes, nous allons nous centrer sur l'analyse de la dernière catégorie. Les trois premières seront omises car elles ne sont pas intéressantes du point de vue morphosyntaxique, car il s'agit simplement d'une manière particulière de nommer des actions concrètes. Par exemple, dans le cas des verbes inconnus en France, *babbeler* signifie « bavarder » en français standard ; *acheter*, un faux ami, peut être compris en Belgique comme « faire un bébé » ; quant aux archaïsmes belges, le verbe *frauder* garde le

<sup>20</sup> Le lexique-grammaire est une méthode de description formelle des langues développée par Maurice Gross dans les années 1960. Inspirée sur la méthode des sciences expérimentales, le lexique-grammaire est axé sur la collecte des faits, c'est-à-dire, sur la vérification des usages linguistiques du point de vue quantitatif.  
<https://journals.openedition.org/linx/219>

<sup>21</sup> Le Projet international "BFQS" a été créé en 1995 pour répertorier et décrire les expressions figées propres à trois variantes régionales du français (belge, suisse et québécois) sous la méthode du lexique-grammaire.  
<https://uclouvain.be/fr/instituts-recherche/ilc/cental/les-expressions-verbales-figees-bfqs.html>

sens de « passer des marchandises en fraude ». Si l'étude de ces catégories est intéressante d'un point de vue sémantique, l'étude des verbes à construction syntaxique différente nous permettra de mettre en relief les variations de construction qui existent pour un même verbe en français de France et en français de Belgique.

### 3.2.2.1 *Éléments de variation syntaxique*

Les verbes peuvent avoir une construction syntaxique différente dans chaque variante de la langue. Klein et Lamiroy ont présenté dans leur étude « les divers éléments formels sous lesquels se manifeste la variation syntaxique » (2004, p. 6). Ainsi, les aspects qui interviennent dans la construction de la phrase en français de Belgique sont : les variations de préposition, les variations de construction pronominale et la construction impersonnelle ou absolue du verbe.

#### - *Les variations de préposition*

Concernant les prépositions, quatre situations différentes peuvent s'envisager. Dans quelques cas, certains verbes qui n'ont pas besoin de préposition en français standard apparaissent suivis d'une préposition en français de Belgique. Par exemple, le verbe « bouger », qui est transitif en France, est introduit par « à » en Belgique. On dirait ainsi *Ne bouge pas à cette chaise* au lieu de « Ne bouge pas cette chaise ». Il en va de même pour le verbe « attendre », verbe transitif direct qui apparaît suivi de « après » en Belgique : « *attends après son avion* ». Le phénomène inverse peut également se produire, de sorte que certains verbes introduits par préposition en français standard apparaissent sans préposition en français de Belgique. Dans ce cas, il faudrait dire *Jean déblatère son ami* au lieu de « Jean déblatère contre son ami ».

Il est également fréquent que le même verbe soit utilisé avec différentes prépositions dans chaque variété. Le verbe « se fâcher », par exemple, se construit avec « contre » en

France et avec « sur » en Belgique. Ainsi, il est possible de dire *Je me suis fâché sur toi* au lieu de « Je me suis fâché contre toi ». Il en est de même pour d'autres verbes tels que « s'habiller », *Je me suis habillé à femme* (en femme) ou « demander », *Il a demandé pour manger tôt aujourd'hui* (de manger tôt). Un autre cas assez fréquent en français de Belgique est l'emploi adverbial de la préposition, cas où le pronom à la fin de la phrase est omis : *Nous allons au cinéma : est-ce que tu viens avec (nous) ? Mes enfants le connaissent, mais ils ne veulent jamais jouer avec (lui).*

- Les variations de construction pronominale

Certains verbes sont pronominaux en français en France alors qu'ils ne le sont pas en Belgique. Un exemple qui illustre très bien cette réalité est le verbe « coucher ». En Belgique, nous dirions *Je vais coucher directement*, tandis qu'en France, nous garderons la forme pronominale et nous dirons « Je vais me coucher directement ». Un autre exemple est le verbe « promener » : *Ce soir nous irons promener* (nous promener).

Le phénomène inverse se produit également. Certains verbes qui ne sont pas des pronominaux en France apparaissent comme des pronominaux en Belgique. C'est le cas des verbes « divorcer » (*Mes parents se sont divorcés* au lieu de « Mes parents ont divorcé ») et « trébucher » (*Il s'est trébuché* au lieu de « Il a trébuché »).

Un verbe qui varie en même temps du point de vue du pronom et de la proposition est « accaparer ». Ce verbe, qui se construit sous la forme « accaparer quelque chose » en France, apparaît comme pronominal et suivi par la proposition « de » en Belgique. Ainsi, au lieu de dire « Il a accaparé ma fortune », nous dirions *Il s'est accaparé de ma fortune*.

Il existe une catégorie de verbes transitifs en français de France qui peuvent apparaître construits de façon absolue, c'est-à-dire, sans compléments, en français de Belgique. C'est le cas du verbe « accompagner », par exemple. Ce qui en France serait « Demain nous irons

manger au restaurant : Est-ce que tu nous accompagnes ? » se dirait en Belgique *Demain nous irons manger au restaurant : Est-ce que tu accompagnes ?* Comme nous pouvons le constater, l'action du verbe ne retombe pas sur un COD, mais elle a une signification générale, absolue. Il en va de même pour le verbe « attendre ». En Belgique, nous dirions *Ma sœur attend pour le mois de février* plutôt que « Ma sœur attend un enfant pour le mois de février ».

- *Les verbes construits de façon impersonnelle*

Certains verbes ont une construction impersonnelle en français de Belgique. En général, il s'agit de verbes qui expriment un état météorologique. Quelques exemples sont « allumer », « éclairer », « doucher » ou « gouttiner », qui sont construits comme *Il allume, Il éclaire, Il douche* et *Il gouttine*.

- *Changement de sens*

La langue n'est pas un système fixe et immuable. Parfois, elle se manifeste sous des tournures ou des constructions différentes pour exprimer une même réalité. Cependant, il arrive souvent qu'un changement dans la structure d'une phrase entraîne des changements de sens. Klein et Lamiroy (2004, p. 8) indiquent à cet égard que « le français de Belgique engendre des sens et des constructions qui s'ajoutent à la polysémie des verbes du français commun ». Par conséquent, nous estimons nécessaire d'analyser également dans notre étude l'influence que certaines variations syntaxiques ont sur la signification du verbe.

Le verbe « chipoter », qui fonctionne en France comme un verbe intransitif, apparaît en Belgique comme verbe transitif ou intransitif et peut adopter différents sens. Dans son emploi intransitif, il est suivi des prépositions « à » ou « dans » et signifie « manipuler » ou « farfouiller » respectivement : *Cédric chipote à son vélo. Ne chipote pas dans mon cartable !*

Par contre, si l'emploi est transitif, nous constatons deux sens différents du verbe. Le premier sens est celui de « tracasser, tourmenter » : *Parler tout le temps de ce sujet me chipote*. Un deuxième sens serait celui de « tripoter » : *Ne chipote pas mes cheveux !*

Certains verbes sont transitifs dans les deux variantes de la langue. Cependant, l'hypothèse qu'ils soient suivis d'un COD animé n'est possible qu'en français de Belgique. Cette particularité entraîne *de facto* un changement du sens de la phrase : là où le verbe « croquer » aura en France le sens de « mordre », il aura un sens différent en Belgique, celui de « attraper, pincer ». Nous dirons alors en France que « Jean croque la vie à pleine dents », mais si en Belgique *La police croque Jean, il ira probablement en prison*. Nous arrivons alors à la même conclusion que Klein et Lamiroy (2004, p.4): « les variations syntaxiques peuvent aller de pair avec un changement de sens du verbe ou non. Si c'est le cas, conformément au principe du lexique-grammaire qui dédouble systématiquement les entrées homonymiques, on prévoit autant d'entrées du verbe qu'il y a de sens (et de constructions) ».

En français de France, le verbe « regarder », dans le sens de « concerner » est transitif direct. Par contre, en Belgique, ce verbe est intransitif et oblige à l'utilisation du pronom « lui ». Nous dirions alors *Cela lui regarde* au lieu de « Cela le regarde ».

### 3.2.2.2 Les locutions verbales figées

Après avoir présenté la structure du verbe et ses compléments, il convient aussi de se pencher sur des expressions qui ont une valeur verbale : les locutions verbales figées.

Les locutions verbales figées, comme mentionné auparavant, ont fait l'objet d'une étude approfondie impliquant plusieurs linguistes qui en ont établi un catalogue lors du colloque de l'Université Laval en 1995 dans le cadre de la BFQS. L'intérêt porté sur le sujet est vaste, comme témoigne la profusion d'études entre la fin du XXe et le début du XXIe siècle (1).

D'après Jakobson (1958), une locution verbale figée est une construction simple ou composée à sens idiomatique. Les locutions verbales figées peuvent être envisagées depuis deux points de vue différents : un premier qui considère que ces locutions doivent être analysées de façon analogue aux phrases libres, comme la combinaison d'un certain nombre d'éléments autour d'un verbe ; et un second, plus radical, qui considère que les locutions verbales figées d'une langue constituent une structure libre ou indépendante.

Goosse (1991) a montré dans ses études que les locutions verbales figées se doivent en grande partie au substrat dialectal de la langue. Ainsi, nous trouvons plusieurs expressions dans le français de Belgique qui proviennent, par exemple, du flamand : l'expression *avoir difficile* à dériverait du flamand « het moeilijk hebben » : *J'ai difficile à quitter mon pays* ; ou encore la locution *Ce sont des figues après pâques*, qui exprime que quelqu'un arrive en retard « het zijn vijgen na Pasen ».

Il est également curieux de constater que plusieurs variantes diatopiques de la langue française ont un substrat germanique, comme c'est le cas pour la Suisse, ce qui explique que nous puissions trouver certaines locutions verbales similaires entre territoires géographiquement distants : *Ça tire ici*, en allemand « es zieht hier » et en néerlandais « het trekt hier ».

En conclusion, nous observons que les locutions verbales figées sont un élément assez récurrent dans la langue. Senellart (1998), a trouvé sur un corpus d'un million de mots « pas moins de 28 760 locutions figées, autrement dit une expression figée pour trois phrases ».

### 3.3 Enquête



Dans le but de mettre en relief la fréquence d'utilisation des belgicisms, ainsi que le niveau de langue où ils sont utilisés par les belges francophones, il nous a semblé intéressant de réaliser une étude de terrain.

### 3.3.1 Méthodologie de recherche

#### - *Choix des formules*

En consultant les versions des *Dictionnaire des belgicisms* de George Lebouc (2006) et de Michel Francard (2010), nous avons pu observer la fréquence à laquelle les auteurs font mention de la cadence d'utilisation des belgicisms et des expressions belges. Ils font parfois également mention du territoire dans lequel la formule ou le mot est le plus généralement employé.

Plus de dix ans après la parution des ouvrages mentionnés, il paraissait intéressant de chercher à constater une évolution ou de vérifier l'utilisation de certains belgicisms.

La sélection des 35 particularités choisies pour cette expérience de vérification s'est fait en fonction de ce que mentionnaient les ouvrages de Lebouc et Francard à propos de particularités obtenues de deux articles spécialisés, *Le français de Belgique et les locutions verbales figées* (2006) de B. Lamiroy et *La structure de la phrase en français de Belgique* (2004) de B. Lamiroy et J. René Klein et du *Dictionnaire des belgicisms* de Francard (2006). Il apparaissait que ces formules étaient traditionnellement utilisées à Bruxelles pour certaines, et dans toute la Belgique pour d'autres.

Parmi ces 35 particularités, nous avons inclus des locutions verbales figées, des constructions syntaxiques propres du français de Belgique et des utilisations du verbe qui diffèrent du français de France, entre autres. De même, nous avons inclus des particularités qui s'écartent de notre objet d'étude mais dont les résultats peuvent s'avérer également intéressants.

### *- Choix des sujets*

Dans le but de dresser un aperçu juste et effectif de la situation des belgicisms dans la société belge, nous avons décidé de choisir comme sujets de l'enquête un segment de la population qui répondent à certains critères d'âge, niveau d'études et lieu d'origine. Ainsi, 31 jeunes d'entre 20 et 25 ans, étudiants à l'université et originaires de Bruxelles ont répondu à nos questions.

Le choix des jeunes étudiants est dû au fait qu'ils sont plus exposés à la standardisation linguistique. Cette sélection nous permettra de vérifier dans quelle mesure les particularités du français de Belgique sont utilisées par les jeunes universitaires, originaires de Bruxelles.

### *- Choix de la méthode de recherche*

Nous avons choisi comme outil de travail la plate-forme *Google Forms*, où nous avons proposé un formulaire avec 58 questions qui présente 35 particularités du français de Belgique et qui interroge sur l'utilisation et leur rôle dans les différents registres de langue<sup>22</sup>. La plate-forme *Google Forms* permet de trier par la suite les résultats et d'en tirer des pourcentages, ce qui s'est avéré utile au moment de classer et d'interpréter les résultats.

Pour ce faire, nous avons orienté la structure de l'enquête de sorte qu'elle permette au sujet interrogé d'indiquer l'utilisation ou la non-utilisation des particularités ainsi que le niveau de langue où elles s'intègrent normalement.

## **3.3.2 Résultats et interprétation**

Parmi les résultats obtenus, nous allons interpréter ceux qui s'avèrent intéressants pour notre étude ou qui nous permettent de vérifier des hypothèses relevées lors de notre étude. Il

<sup>22</sup> Annexe, Table des questions et des réponses.

faut tenir compte que les résultats ne sont pas une vérité absolue mais qu'il marquent une tendance parmi les jeunes universitaires aujourd'hui.

En ce sens, les résultats les plus significatifs sont les suivants :

a) Belgicisms dont l'utilisation est habituelle

- 83,9% des personnes interrogées situent la préposition « avec » en fin de phrase, dont 58,1% du total, soit environ 70% de la part retenue, l'utilisent indépendamment de la situation de communication et 30% uniquement entre amis. Cela nous permet de constater que la plupart des sujets utilise cette structure indépendamment du contexte de communication, c'est-à-dire, l'emploi d'une telle structure n'est pas considéré nécessairement familier. À ce sujet, le *Dictionnaire des belgicisms* (2006) de Lebouc ne considère l'utilisation de « avec » en fin de phrase comme une généralité en Belgique, alors que l'ouvrage de Lamiroy en faisait mention. L'enquête nous a permis de constater qu'aujourd'hui, il s'agit d'une situation linguistique assez générale, puisque plus de la moitié des sujets interrogés affirment en faire usage.

- 64,5% des sujets affirment utiliser les expressions du type « avoir dur à », « avoir difficile à ». Nombre d'entre eux le font dans tous les registres (38,7% du total, soit 60% de la proportion retenue). Sur la totalité, environ 67,4% l'utilisent. 24,9% de la part retenue avouent l'utiliser entre amis et 15% l'utilisent dans un registre familier. Nous constatons tout de même que 35,5% des sujets interrogés ne l'utilisent pas, ce qui montre que cette expression devient progressivement désuète parmi les jeunes.

- Concernant l'expression verbale « faire la navette », 64,5% des sujets interrogés l'emploient, dont 45,2% l'utilisent dans tous les contextes et 3,2% s'en servent pour s'adresser à leur professeur. Ces données nous permettent de déduire que cette locution peut être intégrée dans un registre élevé de la langue (75% de la part retenue).

- Quant à la variation prépositionnelle, 87,1% des sujets utilisent la préposition « sur » et non « contre » pour le verbe « se fâcher ». Tous les sujets ayant répondu « sur » l'utilisent indépendamment du registre linguistique. Cette réponse généralisée montre que le changement prépositionnel est un belgicisme courant très utilisé.
- Quant aux verbes construits de façon absolue, 83,9% disent *Tu vas aller avec ?* au lieu de « tu vas l'accompagner », dont 40% de la proportion retenue l'utilise indifféremment du registre.

#### b) Belgicisms dont l'utilisation devient plus rare

- Dans des constructions du type « Je vais coucher maintenant », 100% des interrogés nient l'utiliser de manière habituelle. Il en va de même pour les expressions « J'ai mal la tête » ou « J'ai froid les mains », qui sont écartées par les sujets interrogés au profit de la forme standardisée. Nous constatons donc que cette dernière formule tombe en désuétude, car les jeunes interrogés ne l'utilisent plus de manière habituelle, voire plus du tout.
- Pour le verbe « accaparer », 35,5% des sujets utilisent la forme non standardisée « il s'est accaparé mon héritage » 84% de la proportion retenue l'utilise dans tous les registres. Ici nous constatons encore une fois que le belgicisme apparaît indépendamment de la situation de communication. Concernant les verbes qui ne sont pas réfléchis en français de France et le sont dans le français de Belgique, Francard en fait mention dans son ouvrage utilisant le présent le vérité générale « Certains verbes sont réfléchis en « belge », non réfléchis en français » (*Dictionnaire des belgicisms*, p. 606). Nous constatons dans ce cas que seul 35,5% des sujets fait cet usage dans le cas du verbe « accaparer », et que par conséquent, la majorité utilise la forme standardisée généralement.

Ces données nous permettent de constater que les éléments qui jouissent d'une représentation plus vaste dans les habitudes linguistiques de ce groupe de belges

francophones sont les locutions verbales figées, ainsi que l'emploi de certaines variations prépositionnelles. De même, nous pourrions déduire des résultats que ces tournures ne sont pas démonstratives d'un usage à connotation plus ou moins prestigieuse, mais peuvent apparaître aussi bien dans une conversation soutenue que lors d'une situation familière.

Nous constatons néanmoins que certaines constructions syntaxiques ou certaines expressions tombent en désuétude : tel est le cas de « je vais coucher », que l'on comprend aujourd'hui d'une façon clairement différente que jadis. De même, dans d'autres cas comme pour les verbes réfléchis, la tendance est clairement à la standardisation de sorte qu'elles sont de moins en moins fréquentes parmi les jeunes, dont l'usage de la langue se rapproche de la norme.

Après avoir analysé les résultats, nous pouvons affirmer que les particularités du français de Belgique jouissent d'une utilisation pérenne parmi les nouvelles générations malgré la standardisation progressive que subit la langue.

## **4 CONCLUSION**

Ce travail avait pour but de présenter la situation du français de Belgique en tant que variété régionale de la langue française et de mettre en évidence ses particularités linguistiques. Pour ce faire, nous nous sommes penché sur les deux régions francophones du pays, la Wallonie et Bruxelles, et nous avons expliqué d'abord les différents processus sociaux, historiques, économiques et culturels qui sont intervenus dans la formation et l'évolution de la langue. Nous avons ainsi montré que le français de Belgique a reçu pendant des siècles l'influence des différentes langues autochtones présentes dans le territoire, sur lesquelles il s'est progressivement imposé jusqu'à devenir la langue véhiculaire de presque la moitié de la population.

Il convenait ensuite d'introduire et de définir le terme « belgicisme ». Nous avons dédié une partie du travail à l'étude du concept de belgicisme à travers le temps, en analysant les différents points de vue que les linguistes reflètent dans leurs ouvrages et en comparant la situation du français de Belgique à celle des autres régions francophones périphériques. De cela nous avons pu déduire que les belgicisms sont passés d'être une particularité condamnée par les linguistes à être considérés un patrimoine linguistique d'une valeur inestimable objet de nombreux travaux de recherche. Ainsi, nous avons montré que cette évolution est commune aux différentes variantes régionales de la langue, peut-être à cause de la mise en question du rôle des français régionaux au sein de la francophonie et de l'apparition de nouvelles menaces linguistiques pour la langue française.

Nous avons démontré que, même si les études sur le français de Belgique sont aujourd'hui nombreuses, celles-ci sont principalement axées sur l'étude du lexique et mettent de côté d'autres questions intéressantes telles que la syntaxe. Pour cette raison, nous avons voulu présenter de manière organisée les caractéristiques syntaxiques du français belge et les comparer avec les structures du français de référence. De cette comparaison, nous avons conclu que les constructions syntaxiques du français belge répondent parfois à une logique verbale différente de celle du français standard, faisant un usage différent des compléments et des prépositions. De même, nous avons montré que les locutions de verbes figées sont des constructions syntaxiques empruntées pour la plupart des dialectes locaux, montrant la vitalité du substrat dialectal du français de Belgique.

Aussi et pour avoir une perspective pratique et réelle de l'utilisations de ce type de belgicisms, nous avons jugé opportun de mener une enquête qui reflète l'utilisation de ces constructions parmi les jeunes universitaires, dont les résultats confirment que certains belgicisms jouissent d'une grande vitalité et sont utilisés dans tous les niveaux de langue. Cela appuie l'idée que les belgicisms sont toujours présents dans la langue des belges

francophones, indépendamment de la situation de communication, même dans des milieux hautement normalisés dans la société comme le sont les universités.

## 5. BIBLIOGRAPHIE

Académie Française (2020). *Académie Française*. Consulté à l'adresse <http://www.academie-francaise.fr/>

Baerten, J. (1982). Le français à Bruxelles au Moyen-Âge. Une mise en garde. *Revue belge de philologie et d'histoire*, 60 (4), p. 887-897. Consulté à l'adresse [https://www.persee.fr/doc/rbph\\_0035-0818\\_1982\\_num\\_60\\_4\\_3399](https://www.persee.fr/doc/rbph_0035-0818_1982_num_60_4_3399)

Baronian, J. & Bouldouyre, A. (2015). *Dictionnaire amoureux de la Belgique*. Paris : Plon.

Base de données lexicographiques panfrancophone (2020). *BDLP-Internationale*. Consulté à l'adresse <http://www.bdlp.org/>

Bénit, A. (2000) À l'orée du XXI<sup>e</sup> siècle, l'identité francophone de Bruxelles est-elle menacée ? Dans Serrano, M. Avendaño, L. Molina, M. C. (coord.), *La philologie française à la croisée de l'an 2000 : panorama linguistique et littéraire* (p. 255-264). Consulté à l'adresse

[https://www.academia.edu/17394253/A\\_lor%C3%A9e\\_du\\_XXIe\\_si%C3%A8cle\\_lidentit%C3%A9\\_francophone\\_de\\_Bruxelles\\_est-elle\\_menac%C3%A9](https://www.academia.edu/17394253/A_lor%C3%A9e_du_XXIe_si%C3%A8cle_lidentit%C3%A9_francophone_de_Bruxelles_est-elle_menac%C3%A9)

Bénit, A. (2000b). Pratiques et représentations linguistiques des locuteurs francophones de Bruxelles. *Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses*, (15), p. 179-192. Consulté à l'adresse <https://core.ac.uk/reader/38846078>

Bénit, A. (2000c). L'insécurité linguistique des francophones périphériques. Le cas de la Belgique. *La Lingüística francesa en España camino del siglo XXI*, 1 (1), p. 125-140. Consulté à l'adresse <https://dialnet.unirioja.es/servlet/articulo?codigo=4044776>

Bénit, A. (2001). Festival linguistique en Belgique francophone. Dans Pujante, D. Real, E. Jiménez, D. Talavera, A. (coord.), *Écrire, traduire et représenter la fête* (p. 699-707). Valencia : Universitat de Valencia. Consulté à l'adresse <https://dialnet.unirioja.es/servlet/articulo?codigo=1049191>

Bénit, A. (2002–2003). La tradition grammaticale belge au XXe siècle. *Anales de Filología Francesa*, (11), p. 35-53. Consulté à l'adresse <https://revistas.um.es/analesff/article/view/19551/18891>

Bénit, A. (2002). La Belgique romane : une riche mosaïque linguistique à sauvegarder. Dans Figuerola, M. C. Solá, P. Parra, M. (aut.), *La lingüística francesa en el nuevo milenio* (p. 81-90). Lleida : Milenio.

Benit, A. (2008). La Belgique sous le régime français (1795-1814) : situation sociopolitique et identitaire ; évolution (socio)linguistique ; spécificités culturelles et littéraires. *Anales de Filología Francesa*, (16), p. 1-20. Consulté à l'adresse <https://dialnet.unirioja.es/servlet/articulo?codigo=3049181>

Bernard, Bruno. 1997. Le français dans la région bruxelloise. Un panorama historique. Dans Blampain, D. Goosse, A. Klinkenberg J. M. Wilmet, M. (dir.), *Le français en Belgique. Une langue, une communauté* (p. 239-250). Louvain-la-Neuve : Duculot.

Boutier, M. G. (2009). Variétés linguistiques en concorde et en conflit : wallon et français en Wallonie. *Travaux de linguistique*, (59), p. 105-121. Consulté à l'adresse <https://www.cairn.info/revue-travaux-de-linguistique-2009-2-page-105.htm>

Colin, A. (2010). Variation diatopique et norme endogène. Français et langues régionales en Belgique francophone. *Langue Française*, (167), p. 113-126. Consulté à l'adresse <https://www.cairn.info/revue-langue-francaise-2010-3-page-113.htm>

Constitution de la Belgique (1994). Consulté à l'adresse [https://www.senate.be/doc/const\\_fr.html](https://www.senate.be/doc/const_fr.html)

De Surmont, J.N. (2008). L'apport de la sociolinguistique à la lexicographie : l'exemple récent des belgicisms dans l'édition du nouveau petit robert 2008. *Rivista italiana di linguistica e di dialettologia*, 19 (1), p. 101-121. Consulté à l'adresse [https://www.academia.edu/28259302/\\_L\\_apport\\_de\\_la\\_sociolinguistique\\_%C3%A0\\_la\\_lexicographie\\_l\\_exemple\\_r%C3%A9cent\\_des\\_belgicisms\\_dans\\_l\\_%C3%A9dition\\_du\\_Nouveau\\_Petit\\_Robert\\_2008\\_](https://www.academia.edu/28259302/_L_apport_de_la_sociolinguistique_%C3%A0_la_lexicographie_l_exemple_r%C3%A9cent_des_belgicisms_dans_l_%C3%A9dition_du_Nouveau_Petit_Robert_2008_)

Fondation Charles Plisnier (2020) *Fondation Charles Plisnier*. Consulté à l'adresse <https://www.acplisnier.com/publications>

Francard, M. (2010). L'influence de Bruxelles sur le français en Belgique. *Brussels Studies*, 45. Consulté à l'adresse <http://journals.openedition.org/brussels/824>

Francard, M. (2015) *Dictionnaire des belgicisms*. Bruxelles : De Boeck-Duculot.



Goosse, A. (1991). La part du substrat dialectal dans le français de Belgique. *Bulletin de la Faculté de Lettres de Mulhouse*, 17, p. 201-209.

Hanse, J. (1962). La contribution belge à la définition du « Bon usage ». *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 14 (1), p. 25-37. Consulté à l'adresse [https://www.persee.fr/doc/caief\\_0571-5865\\_1962\\_num\\_14\\_1\\_2215](https://www.persee.fr/doc/caief_0571-5865_1962_num_14_1_2215)

Jakobson, R. (1958). On linguistic aspects of translation. Dans Brower, R. *On translation* (p. 232-239). Cambridge : Harvard University Press. Consulté à l'adresse <https://web.stanford.edu/~eckert/PDF/jakobson.pdf>

Janssens, P. (2010). L'usage des langues au sein de la noblesse belge. *Presses de l'Université de Gand*, p. 1-7. Consulté à l'adresse <https://biblio.ugent.be/publication/7039714/file/7050733.pdf>

Klinkenberg, J.-M. (2002). La légitimation de la variation linguistique. *L'Information Grammaticale*, 94(1), p. 22-26. Consulté à l'adresse [http://www.persee.fr/doc/igram\\_0222-9838\\_2002\\_num\\_94\\_1\\_2667](http://www.persee.fr/doc/igram_0222-9838_2002_num_94_1_2667)

Lamiroy, B. (2006). Le français de Belgique et les locutions verbales figées. *Revue belge de philologie et d'histoire*, 84 (3), p. 829-844. Consulté à l'adresse [https://www.persee.fr/doc/rbph\\_0035-0818\\_2006\\_num\\_84\\_3\\_5046](https://www.persee.fr/doc/rbph_0035-0818_2006_num_84_3_5046)

Lamiroy, B. & Klein, J. (2004). La structure de la phrase en français de Belgique. Dans Laporte, C. Leclère, M. Piot & M. Silberstein (eds.), *Syntaxe, lexique et lexique-grammaire. Volume dédié à Maurice Gross* (p. 343-373). Amsterdam : Benjamins. Consulté à l'adresse [https://www.researchgate.net/publication/279258439\\_La\\_structure\\_de\\_la\\_phrase\\_en\\_francais\\_de\\_Belgique](https://www.researchgate.net/publication/279258439_La_structure_de_la_phrase_en_francais_de_Belgique)

Mares, A. (2012). *Francisation/Internationalisation*. Consulté à l'adresse <https://www.docu.vlaamserand.be/node/14450?language=de>

Miličková, L. (1995). Le parler français de Belgique. *ERB* (26), p. 7-15. Consulté à l'adresse <http://web.archive.org/web/20171215142010/http://www.phil.muni.cz/plonedata/wurj/erb/volumes-21-30/milickova96.pdf>

Organisation internationale de la francophonie (2020). *Organisation internationale de la francophonie*. Consulté à l'adresse <https://www.francophonie.org/>

Piron, M. (1970). Aperçu des études relatives au français de Belgique. Dans *Le français en France et hors de France. II. Les français régionaux, le français en contact. Actes du*

*colloque sur les ethnies francophones* (p. 31-47). Nice : Institut d'études et de recherches interethniques et interculturelles

Consulté à l'adresse [https://www.persee.fr/doc/oeide\\_0549-1533\\_1970\\_act\\_12\\_1\\_867](https://www.persee.fr/doc/oeide_0549-1533_1970_act_12_1_867)

Piron, M. (1999). Le français en Belgique. Dans Antoine, Gérard et Robert Martin (éds.) *Histoire de la langue française 1880-1914* (p. 369-379). Paris : CNRS. Consulté à l'adresse <https://books.openedition.org/editions-cnrs/9274>

Rillaerts, S. (2010). « La frontière linguistique, 1878-1963 ». *Courrier hebdomadaire du CRISP*, 24 (2069-2070), p. 7-106. Consulté à l'adresse <https://www.cairn.info/revue-courrier-hebdomadaire-du-crisp-2010-24-page-7.htm>

Sheeren, H. (2014). De l'autocensure à une forme de légitimation des belgicisms : avatars dans les représentations qu'ont les Belges francophones de leurs particularités lexicales de 1970 à aujourd'hui. Dans Farina, Annick et Valeria Zotti (éds), *La variation lexicale des français : dictionnaires, bases de données, corpus : hommage à Claude Poirier* (p. 123-142). Paris : Honoré Champion.

Senellart, J. (1998). Reconnaissance automatique des entrées du lexique-grammaire des phrases figées. *Travaux de linguistique*, 37, p. 109-126. Consulté à l'adresse <https://dialnet.unirioja.es/servlet/articulo?codigo=2640054>

Teller, L. (1999). Traduis, c'est du belge ! *Équivalences*, 27(2), p. 161-180. Consulté à l'adresse [https://www.persee.fr/doc/equiv\\_0751-9532\\_1999\\_num\\_27\\_2\\_1223](https://www.persee.fr/doc/equiv_0751-9532_1999_num_27_2_1223)

Uyttendaele Marc, (2011). Bruxelles, capitale de l'altérité. *Pouvoirs*, 136, p. 137-149. Consulté à l'adresse <https://www.cairn.info/revue-pouvoirs-2011-1-page-137.htm>

Witte, E. (2011). La question linguistique en Belgique dans une perspective historique. *Pouvoirs*, 136, p. 37-50. Consulté à l'adresse <https://www.cairn.info/revue-pouvoirs-2011-1-page-37.htm>